

La famille dans tous ses états au théâtre.

Corpus :

- Corneille, *le Cid*, « Stances de Rodrigue », Acte II, scène 3, 1640
- Molière, *Tartuffe*, Acte I scène 1, 1664-1669.
- Anouilh, *Antigone*, « Je suis là pour vous dire non », 1944.
- JL Lagarce, *Juste la fin du monde*, « les lettres », 1^e partie scène 3, 1990.

Questions :

Q°1. Lire chaque texte attentivement. Comparer tout d'abord le genre des textes, leur époque d'écriture, leur forme, le style, leur place dans la pièce (lorsque c'est possible). Que remarquez-vous pour les 2 derniers ?

Q°2. Texte de Corneille : cherchez ce que sont des stances. Pourquoi s'agit-il d'un dilemme tragique ? En quoi le thème de la famille est-il au cœur du problème ? Pourquoi ce texte est-il devenu mythique ? Entre quoi et quoi Rodrigue hésite-t-il ? Quelle décision prend-il ? A qui s'adresse-t-il ? Comment appelle-t-on ce type de texte ? Quels registres (effets produits sur le spectateur) interviennent ? Observez les marques de la personne et relevez quelques figures de style : que renforcent ces procédés d'écriture ?

Q°3 : Texte de Molière : qui sont les personnages présents ? Faites un schéma pour définir leurs relations familiales. Qui mène la scène ? Pourquoi ? Observez la répartition de la parole. A quel genre précis et registre peut-on rattacher ce texte : donnez des indices. Pourquoi certains metteurs en scène d'aujourd'hui donnent-ils à cette scène une autre tonalité ? Où se situe la scène dans la pièce ? Comment appelle-t-on ce type de scène ? Quel est l'enjeu de ce type de scène ? Expliquez en vous appuyant sur des indices.

Q°4. Texte d'Anouilh : Cherchez l'intrigue de la pièce de Sophocle du même nom qui a inspiré Anouilh. Qui sont ces 2 personnages ? Quelles relations les unissent ? Quel est l'enjeu de la pièce de Sophocle ? Et celle d'Anouilh ? Comment appelle-t-on ce type de scène ? Que veulent chacun des 2 protagonistes ici ? Comment s'y prennent-ils ?

Q°5 : Texte de Lagarce : Qui parle ? Qui est présent ? Comment appelle-t-on ce type de scène ? Relevez des indices puis formulez la thèse de Suzanne. Que nous disent les pronoms personnels et les déterminants possessifs dans ce passage ? De quoi les « lettres » sont-elles le symbole ? Quels procédés confirment nos impressions ?



Le Cid (1637)

La représentation au théâtre du Marais, en janvier 1637, d'une tragi-comédie : Le Cid, de Pierre Corneille, souleva l'enthousiasme des contemporains ; la pièce ne fut pas seulement l'un des plus grands succès du siècle ; elle imprimait aussi le sceau du génie au théâtre cornélien. L'histoire est tirée d'œuvres espagnoles romançant la vie d'un grand seigneur castillan qui s'illustra au Moyen Age dans la guerre contre les Mores.

*** Le Cid

Rodrigue et Chimène s'aiment et sont destinés l'un à l'autre, mais au cours d'une querelle le père du jeune homme est souffleté par celui de la jeune fille. Rodrigue tue l'offenseur en combat singulier. Chimène réclame la tête de ce meurtrier qu'elle continue à aimer. Les Mores, cependant, surviennent aux portes de la ville. Rodrigue court au combat et en revient vainqueur, reconnu désormais comme étant le « Cid » (le « Seigneur ») par les vaincus. Chimène persiste à demander son châtiement. Son amant lui offre sa vie, mais elle s'en remet à un champion pour défendre sa cause en champ clos. Rodrigue est de nouveau victorieux ; Chimène doit enfin se soumettre aux volontés du roi, qui lui ordonne de pardonner et d'épouser, lorsque son deuil sera fini, celui qui de son côté volera de victoire en victoire.

L'honneur et l'amour

Qui ne se souvient des célèbres « stances de Rodrigue », dans lesquelles le jeune homme exhale sa douleur après avoir entendu son père lui rappeler la nécessité de provoquer en duel le père de celle qu'il aime ? La forme toute lyrique de la plainte ne sera plus de mise dans la tragédie classique.

RODRIGUE

Percé jusqu'au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
5 Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu, l'étrange peine !
En cet affront mon père est l'offensé,
10 Et l'offenseur le père de Chimène !
Que je sens de rudes combats !
Contre mon propre honneur mon amour
[s'intéresse]
Il faut venger un père et perdre une maîtresse.
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
15 Réduit au triste² choix ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu, l'étrange peine !
Faut-il laisser un affront impuni ?
20 Faut-il punir le père de Chimène ?
Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
25 Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digné ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer qui causes ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur ?
30 M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?
Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père ;
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère ;
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.

35 A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir ;
Tout redouble ma peine.
Allons, mon âme ; et puisqu'il faut mourir,
40 Mourons du moins sans offenser Chimène.
Mourir sans tirer ma raison³ !
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !
45 Respecter un amour dont mon âme égarée
Voit la perte assurée !
N'écoutez plus ce penser suborneur,
Qui ne sert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
50 Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.
Oui, mon esprit s'était déçu⁴.
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse :
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
55 Je m'accuse déjà de trop de négligence ;
Courons à la vengeance ;
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
60 Si l'offenseur est père de Chimène.
CORNEILLE, Le Cid, Acte I, scène 6 (1637)

1. Prend parti. — 2. Funeste, redoutable. — 3. Obtenir satisfaction (pour une offense). — 4. Trompé.

POUR LE COMMENTAIRE

1. Le dilemme tragique. Quelles sont les deux valeurs antagonistes entre lesquelles le héros doit choisir ?

2. Le choix du « devoir ». Pourquoi la solution du suicide est-elle finalement repoussée ?



2. Tartuffe (1664-1669)

Étude suivie

Le 5 février 1669, le public s'écrasait aux portes du Palais-Royal et la recette battit ce jour-là des records : la troupe de **Molière** donnait enfin Tartuffe, au terme d'un conflit religieux, politique et littéraire dont les péripéties avaient défrayé la chronique de la Cour et de la Ville pendant quelque cinq années.

Le succès ensuite ne se démentit plus, et la pièce est passée à la postérité comme la comédie la plus originale de Molière — avec Le Misanthrope —, comme son **œuvre la plus populaire, celle qui a fixé pour jamais la psychologie du faux-dévoit, de l'hypocrite**, en faisant paraître sur la scène le héros de théâtre le plus étonnant et le plus controversé du répertoire comique. Un signe ne trompe pas : c'est à partir de la création moliéresque que « tartuffe » et « tartufferie » ont acquis définitivement droit de cité dans la langue.

En remportant la victoire la plus éclatante de sa carrière d'auteur dramatique, Molière avait aussi atteint le sommet de son art. **L'exposition, par exemple, est l'un des modèles du genre**, tant elle parvient à présenter les personnages, à mettre en place les éléments essentiels de l'intrigue, à poser enfin le grave problème social et moral qui est au cœur de l'œuvre, avec une verve et une vigueur insurpassables.

Acte I, scène 1

Dispute familiale

MADAME PERNELLE

Allons, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE

Laissez, ma bru, laissez, ne venez pas plus loin :
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE

5 De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite ?

MADAME PERNELLE

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci¹,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Où, je sors de chez vous fort mal édifiée :
10 Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée,
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud².

DORINE

Si...

MADAME PERNELLE

Vous êtes, ma mie, une fille suivante³
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente :
15 Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAMIS

Mais...

MADAME PERNELLE

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils ;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand-mère ;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
20 Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE

Je crois...

MADAME PERNELLE

Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette ;
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vous menez sous chape⁴ un train que je hais fort.

ELMIRE

25 Mais, ma mère...

MADAME PERNELLE

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite en tout est tout à fait mauvaise ;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mère en usait beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière ; et cet état⁵ me blesse,
30 Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE

Mais, Madame, après tout...

MADAME PERNELLE

Pour vous, Monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime, et vous révère ;
35 Mais enfin, si j'étais de mon fils, son époux,
Je vous prierais bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc ; mais c'est là mon humeur,
40 Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

Jean Anouilh *Antigone* (1944)

Enfin, en 1944, Jean Anouilh, reprenant le mythe d'*Antigone* et le transposant dans un décor et des costumes contemporains, exploite délibérément l'anachronisme. Pour les spectateurs de 1944, cette vigoureuse apologie du refus était lourde de sens, et le personnage de Créon, pour complexe qu'il fût, incarnait l'État vichyste et le compromis.

« Je suis là pour vous dire non »



ANTIGONE



Antigone, d'Anouilh, joué à L'Atelier en 1944.

ANTIGONE. — Pauvre Créon ! avec mes ongles cassés et pleins de terre et les bleus que tes gardes m'ont faits aux bras, avec ma peur qui tord le ventre, moi je suis reine.

CRÉON. — Alors, aie pitié de moi, vis. Le cadavre de ton frère qui pourrit sous mes fenêtres, c'est assez payé pour que l'ordre règne dans Thèbes. Mon fils t'aime. Ne m'oblige pas à payer avec toi encore. J'ai assez payé.

ANTIGONE. — Non. Vous avez dit « oui ». Vous ne vous arrêterez jamais de payer maintenant !

CRÉON, *la secoue soudain, hors de lui*. — Mais, bon Dieu ! Essaie de comprendre une minute, toi aussi, petite idiote ! J'ai bien essayé de te comprendre, moi. Il faut pourtant qu'il y en ait qui disent oui. Il faut pourtant qu'il y en ait qui mènent la barque. Cela prend l'eau de toutes parts, c'est plein de crimes, de bêtise, de misère... Et le gouvernail est là qui ballotte. L'équipage ne veut plus rien faire, il ne pense qu'à piller la cale et les officiers sont déjà en train de se construire un petit radeau confortable, rien que pour eux, avec toute la provision d'eau douce pour tirer au moins leurs os de là. Et le mât craque, et le vent siffle et les voiles vont se déchirer et toutes ces brutes vont crever toutes ensemble, parce qu'elles ne pensent qu'à leur peau, à leur précieuse peau et à leurs petites affaires. Crois-tu, alors, qu'on a le temps de faire le raffiné, de savoir s'il faut dire « oui » ou « non », de se demander s'il ne faudra pas payer trop cher un jour et si on pourra encore être un homme après ? On prend le bout de bois, on redresse devant la montagne d'eau, on gueule un ordre et on tire dans le tas, sur le premier qui s'avance. Dans le tas ! Cela n'a pas de nom. C'est comme la vague qui vient de s'abattre sur le pont devant nous ; le vent qui vous gifle, et la chose qui tombe dans le groupe n'a pas de nom. C'était peut-être celui qui t'avait donné du feu en souriant la veille. Il n'a plus de nom. Et toi non plus, tu n'as plus de nom, cramponné à la barre. Il n'y a plus que le bateau qui ait un nom et la tempête. Est-ce que tu le comprends, cela ?

ANTIGONE, *secoue la tête*. — Je ne veux pas comprendre. C'est bon pour vous. Moi je suis là pour autre chose que pour comprendre. Je suis là pour vous dire non et pour mourir.

CRÉON. — C'est facile de dire non !

ANTIGONE. — Pas toujours.

CRÉON. — Pour dire oui, il faut suer et retrousser ses manches, empoigner la vie à pleines mains et s'en mettre jusqu'aux coudes. C'est facile de dire non, même si on doit mourir. Il n'y a qu'à ne pas bouger et attendre. Attendre pour vivre, attendre même pour qu'on vous tue. C'est trop lâche. C'est une invention des hommes. Tu imagines un monde où les arbres aussi auraient dit non contre la sève, où les bêtes auraient dit non contre l'instinct de la chasse ou de l'amour ? Les bêtes, elles au moins, sont bonnes et simples et dures. Elles vont, se poussant, les unes après les autres, courageusement, sur le même chemin. Et si elles tombent, les autres passent et il peut s'en perdre autant que l'on veut, il en restera toujours une de chaque espèce prête à refaire des petits et à reprendre le même chemin avec le même courage, toute pareille à celles qui sont passées avant.

ANTIGONE. — Quel rêve, hein ? pour un roi : des bêtes ! Ce serait si simple.

Un silence. Créon la regarde.

Jean ANOUILH, *Antigone* (1944), © éd. de La Table Ronde

Jean-Luc Lagarce est un comédien, metteur en scène, directeur de troupe et dramaturge français né le 14 février 1957 et mort le 30 septembre 1995. Sa pièce *Juste la fin du monde* entre au répertoire de la Comédie-Française en 2008. Une partie de son théâtre est largement autobiographique, et met en scène un double de l'auteur aux prises avec les relations difficiles qu'il entretient avec sa famille et ses origines. Le théâtre de Lagarce est centré sur le discours. Les intrigues de ces pièces sont relativement minces

et explorent profondément le poids des non-dits et de l'incapacité au dialogue. Son écriture procède notamment par incises, les personnages reprennent sans cesse ce qu'ils viennent de dire en le modifiant (épanorthose), figure de style qui consiste à chercher le mot juste, à nuancer ses paroles. *Juste la fin du monde* est une pièce de théâtre écrite par Jean-Luc Lagarce en 1990 alors qu'il se savait atteint du sida. Il s'agit d'une pièce tragique, structurée comme une tragédie : dès le départ (le prologue), Louis annonce son destin, sa mort prochaine comme dans une tragédie antique. La pièce met en scène une crise à la fois personnelle et familiale. Crise personnelle tout d'abord car Louis sait qu'il va mourir, l'aveu voulu de sa mort le ramène dans sa famille à qui il rend visite pour la première fois depuis des années. Il retrouve sa mère, sa sœur Suzanne, son frère Antoine et sa belle-sœur Catherine. Il a l'intention de leur annoncer sa maladie et que sa mort prochaine est irrémédiable, mais son arrivée fait resurgir souvenirs et tensions familiales. Chacun exprime divers reproches et Louis repart sans avoir pu faire l'annonce de sa mort. C'est donc une parole en crise qui révèle le théâtre de Lagarce. Dans cet extrait, 1^{re} partie scène 3, Suzanne explique à Louis ce qu'elle a ressenti lorsqu'il est parti et lorsque la famille recevait ses lettres.

1ère partie, scène 3

SUZANNE— Lorsque tu es parti
— je ne me souviens pas de toi —
je ne savais pas que tu partais pour tant de temps, je n'ai pas fait attention,
je ne prenais pas garde,
et je me suis retrouvée sans rien.
Je t'oubliai assez vite.
J'étais petite, jeune, ce qu'on dit, j'étais petite.

(...)

Parfois, tu nous envoyais des lettres,
parfois tu nous envoies des lettres,
ce ne sont pas des lettres, qu'est-ce que c'est ?
de petits mots, juste des petits mots, une ou deux phrases,
rien, comment est-ce qu'on dit ?
elliptiques,
« Parfois, tu nous envoyais des lettres elliptiques. »
Je pensais, lorsque tu es parti
(ce que j'ai pensé lorsque tu es parti),
lorsque j'étais enfant et lorsque tu nous as faussé compagnie (là que ça
commence),
je pensais que ton métier, ce que tu faisais ou allais faire dans la vie,
ce que tu souhaitais faire dans la vie,
je pensais que ton métier était d'écrire (serait d'écrire) ou que, de toute
façon
— et nous éprouvons les uns et les autres, ici, tu le sais, tu ne peux pas ne pas
le savoir, une certaine forme d'admiration, c'est le terme exact, une certaine
forme d'admiration pour toi à cause de ça —
ou que, de toute façon,
si tu en avais la nécessité,
si tu en éprouvais la nécessité,
si tu en avais, soudain, l'obligation ou le désir, tu saurais écrire,
te servir de ça pour te sortir d'un mauvais pas ou avancer plus encore.
Mais jamais, nous concernant,
jamais tu ne te sers de cette possibilité, de ce don (on dit comme ça, c'est
une sorte de don, je crois, tu ris)
jamais, nous concernant, tu ne te sers de cette qualité— c'est le mot et un drôle de mot puisqu'il s'agit de toi — jamais tu ne te sers
de cette qualité que tu possèdes, avec nous, pour nous.
Tu ne nous en donnes pas la preuve, tu ne nous en juges pas dignes.
C'est pour les autres.
Ces petits mots
— les phrases elliptiques —
ces petits mots, ils sont toujours écrits au dos de cartes postales
(nous en avons aujourd'hui une collection enviable)
comme si tu voulais, de cette manière, toujours paraître être en vacances,
je ne sais pas, je croyais cela,
ou encore, comme si, par avance,
tu voulais réduire la place que tu nous consacrerai
et laisser à tous les regards les messages sans importance que tu nous
adresses.
« Je vais bien et j'espère qu'il en est de même pour vous. » Et même, pour
un jour comme celui d'aujourd'hui, même pour annoncer une nouvelle de
cette importance, et tu ne peux pas ignorer que ce fut une nouvelle
importante pour nous,
nous tous, même si les autres ne te le disent pas, tu as juste écrit, là encore,
quelques rapides indications d'heure et de jour au dos d'une carte postale
achetée très certainement dans un bureau de tabac et représentant, que je me
souviens, une ville nouvelle de la grande périphérie, vue d'avion, avec, on
peut s'en rendre compte aisément, au premier plan, le parc des expositions
internationales.
Elle, ta mère, ma mère,
elle dit que tu as fait et toujours fait,
et depuis sa mort à lui,
que tu as fait et toujours fait ce que tu avais à faire.
Elle répète ça

